

Chapitre I

Les publics des séries télévisées

1. Passions sérielles

Agathe, comme elle se plaît à me le répéter, est « fana » d'*Urgences*. Elle a vingt-trois ans, est plutôt vive, spontanée, sportive et aime beaucoup la télévision. Elle aimerait bien aller plus souvent au cinéma mais le prix des places est, comme elle le regrette, excessif. Elle a un « petit boulot » pour pouvoir poursuivre son Master. Elle vit dans un petit appartement avec son « copain ». Elle me parle surtout de l'un de ses plus grands souvenirs télévisuels, la diffusion de la série américaine sur France 2 le dimanche soir. Alors, Agathe et son ami se préparent en conséquence : ils commencent par couper le téléphone, disposent deux plateaux-repas bien complets sur leurs genoux et se blottissent au fond du lit et devant le petit écran. Ils font les sourds si on frappe à la porte. En cas d'« urgence », ils utilisent éventuellement les interruptions publicitaires pour téléphoner. Elle savoure, tout en me le racontant, ce rituel de préparation : comme si celui-ci était autant attaché à un

grand moment de complicité et d'intimité avec son compagnon qu'au visionnement de la série...

Ce sentiment d'intimité associée à une série et vécue par un petit groupe de téléspectateurs revient dans la cinquantaine d'entretiens avec des jeunes gens grands amateurs de séries télévisées réalisés au printemps 2008 dans le cadre d'une enquête sur la passion pour le genre. Par exemple Joséphine, grande et belle Martiniquaise de vingt-et-un ans – qui fait des études de gestion et fréquente les musées d'art moderne – me parle des *Feux de l'amour* qu'elle regarde en famille depuis « toujours ». Sa mère est la grande animatrice de ces visionnements hauts en couleur: la maîtresse des lieux enflamme la représentation de commentaires railleurs ou émus, les fous rires sont fréquents comme les crises de larmes. Sa famille vit en Alsace: quand elle regarde *Les Feux de l'amour* seule dans son studio lyonnais, elle est surprise de trouver les personnages stéréotypés et « vieux jeu », et la narration très lente: lui manque l'atmosphère du déjeuner familial (la série est diffusée en début d'après-midi) pour se « remettre dans l'ambiance ». Pour Joséphine, le rituel de visionnement devient une condition nécessaire du plaisir! Quant à Marianne, qui a dix-neuf ans et commence des études de droit, elle aime particulièrement *Les Frères Scott*; elle a vu tous les épisodes en avant-première grâce au téléchargement, sans manquer aucune rediffusion. À la différence d'Agathe et

de Joséphine, elle regarde *Les Frères Scott* seule et n'a guère envie de partager sa passion pour la série, du moins lors du visionnement. Elle explique ce phénomène par sa proximité avec ce que vivent les personnages: en regardant la série avec quelqu'un d'autre, elle aurait l'impression de dévoiler son intimité. Pourtant, sa meilleure amie est elle aussi une fanatique: dès qu'elles ont regardé les mêmes épisodes, elles passent beaucoup de temps à les commenter, à en imaginer la suite ou quelquefois aussi à les réécrire quand un épisode ne les a pas tout à fait satisfaites. Leur plus grand plaisir reste cependant celui de mélanger la vie dans la série et la vie réelle: les points de rencontre sont nombreux et les conduites des personnages servent aisément de modèle ou de contre-modèle; ces comportements imaginaires sont pour elles des incarnations de leurs propres tentatives de solutions face aux difficultés de la vie.

Les séries, pour entretenir de véritables fans, semblent avoir besoin de l'appui de petites communautés de téléspectateurs – un couple, une famille, quelques amis, un lieu où l'on peut raconter, ressasser, commenter. Comme l'écrit le sociologue anglais John Fiske (1985), « le succès de la télévision [et en particulier des séries] est dû en partie à la facilité avec laquelle ses programmes peuvent être insérés dans des formes de culture orale ». Nous adorons parler de télévision, nous moquer, critiquer, y compris pendant les

diffusions. Ces collectifs intimes ne sont pas secrets : si l'on trouve d'autres fans, on agrandira avec plaisir le cercle de famille autour de la série. Il faut cependant que ces fans nouveaux partagent la profonde connivence que ressentent les premiers avec l'univers imaginaire de la série. Les fans sont à la fois délicieusement et intimement immergés au sein d'un ou de plusieurs univers sériels et prêts à partager leur attachement avec d'autres pourvu que ceux-ci affichent des goûts analogues. En d'autres termes, la première grande réussite du genre sériel, *c'est d'être parvenu à nous proposer des mondes fictionnels qui réussissent à partager notre intimité.*

Le phénomène n'est pas nouveau : depuis le milieu du XIX^e siècle, l'industrialisation massive du monde occidental et l'alphabétisation des classes moyennes et populaires, le besoin de fiction et l'envie de parcourir des mondes fictionnels aussi riches, développés et divers que possible, sont patents. Anne-Marie Thiesse (2000) raconte comment, au sein des campagnes françaises, on se passionnait pour les romans-feuilletons publiés par des journaux comme *Le Siècle* ou *Le Petit Parisien*. Les feuilletons filmés de Louis Feuillade *Fantômas* ou *Les Vampires* remplissaient les salles de cinéma de quartiers chaque samedi soir durant les années dix. Les collections de livres mélodramatiques bon marché, de Delly aux auteurs Harlequin, ont enthousiasmé des foules innombrables de lectrices de toutes sortes.

Aujourd'hui, la télévision et particulièrement les séries ont pris le relais. Le goût des jeunes Français s'inscrit donc à l'intérieur d'une continuité historique de l'imaginaire. Il y a à peine un paradoxe à constater que ce sont les séries américaines qui leur apportent le plaisir qu'ils attendent : leurs parents avaient été nourris par le cinéma hollywoodien et les mythologies américaines... Il est cependant probable que les difficultés de la vie contemporaine amplifient le besoin actuel de mondes imaginaires à l'intérieur desquels il fait bon vivre. Le genre de la série télévisée, pour peu qu'on le prenne au sérieux, est parfaitement armé pour répondre à ce désir, comme nous allons le voir en détail.

Il faut noter un autre point surprenant de l'enquête : tous ces jeunes gens semblent peu susceptibles d'accepter des remontrances sur leurs goûts sériels et peuvent même se montrer inflexibles sur ce point. Élodie, notamment, me dit que même si son beau-père ou sa mère trouvent les séries qu'elle regarde stupides, elle affirme assumer ses choix et constate que *Newport Beach* ne l'empêche pas de travailler, tout en « l'aidant plutôt à vivre ». Quant à Cédric, fidèle du lieutenant Columbo, il y voit très consciemment une figure paternelle à laquelle il demande souvent une « contenance » dans certaines situations difficiles. Les fans de séries semblent, dès l'adolescence, très peu dépendants des discours publics critiques ou autres à

propos de leurs héros: pour le dire brutalement, ils sont indifférents aux opinions de leurs parents ou de leurs professeurs sur l'inanité supposée de tout ce qui passe sur le petit écran.

Ces attitudes peuvent sembler scandaleuses: quoi!? Ces jeunes gens prétendent apprendre la vie dans ces objets commerciaux et dénués d'ambition!? Déjà *Hélène et les garçons* initiait les filles aux rapports amoureux comme nous l'apprenait Dominique Pasquier (1999): mais au moins, c'était français quand *Lost*, *Heroes*, *24*, *Desperate Housewives*, etc., sont américains! Même les grands principes de la sociologie, en tout cas française, semblent mis en échec par les comportements des amateurs de séries télévisées: les passionnés d'objets plus ou moins bizarres, de toute façon pas « légitimes » – comme les mordus de jazz des années cinquante ou les férus de bande dessinée des années soixante – tenteraient, si l'on en croit la théorie du maître Bourdieu (1965), de mimer les postures et manières des connaisseurs du grand art, « grande » musique ou « grande » peinture: ils introduiraient mots savants ou discours érudits pour justifier leur passion, à la manière cocasse d'un Jean Douchet (1967) expliquant le cinéma d'Hitchcock à la lumière de Platon. Mais les amateurs de séries semblent se contenter d'aimer et de savourer avec leurs amis leurs objets préférés. Cela ne les empêche pas d'être de vrais connaisseurs, ce que l'on pourrait appeler des « téléphiles » ou plus exac-

tement des « sériephiles ». Ils sont des observateurs précis des formes narratives des séries télévisées. Sylvain, vingt-trois ans, m'explique en détail pourquoi, à son avis, les créateurs de *Heroes* ont eu et auront beaucoup de mal à pérenniser leur série alors que ceux de *Lost* ont pris soin de se laisser de continuelles portes de sortie narratives; et Philippe m'apprend comment les créateurs de *The Shield* parviennent à inverser nos jugements sur leurs personnages principaux grâce à une narration délibérément ambiguë. Quant à Catherine, fanatique de *Friends*, qui regarde la série avec ses amis dans le brouhaha des commentaires et des rires, elle analyse clairement la situation des personnages afin d'illustrer la grande originalité de sa série préférée: selon elle, c'est sa capacité à privilégier le groupe plutôt que les individus et même aux dépens des individus qui fait son succès.

2. *Le vaste public des séries... américaines*

Si mon enquête ne concerne que de jeunes amateurs de séries, il faut noter que cet intérêt passionné pour les séries concerne tous les âges et toutes les catégories sociales. Constatons d'abord que les jeunes que j'ai rencontrés sont d'origines très différentes et que leurs autres centres d'intérêts – sport, cinéma, musées, concerts, etc. – sont extrêmement variés. Les filles sont plus nombreuses que les garçons et aussi plus investies affectivement. Il n'y a là rien

[...]